



## LA VIE EN CHINE

SUITE



Nous l'avons dit : c'est là l'idée fondamentale et dominante; malheur à celui qui ne laisse pas de descendant mâle, ou qui n'a pas la précaution soit d'acheter ou d'adopter un enfant qui continuera après lui le culte des pénates. Il résulte de cette pensée toujours présente que le jour où la femme donne un fils à son mari, elle prend dans la famille une importance qui améliore beaucoup sa situation. De même que, du jour où elle quitte la maison paternelle, elle dépend absolument de sa nouvelle famille, de même, elle appartient désormais aux ancêtres de son mari, auxquels celui-ci l'a dûment présentée le jour de son mariage; elle ne renie pas pour cela ses propres ancêtres et continue à célébrer leur culte dans les circonstances qui la ramènent momentanément chez ses parents; mais ils ne tiennent plus que la seconde place. Lors donc que la jeune femme a, par la naissance d'un fils, assuré la continuité de ce culte absorbant, elle a chance d'être plus considérée par tous et moins durement tyrannisée par sa belle-mère; mais les débuts doivent être souvent pénibles dans ces maisons patriarcales où l'humeur dominante d'une belle-mère, les jalousies des brus plus anciennes, les intrigues de nombreuses servantes et esclaves peuvent se liguier contre la nouvelle venue.

En outre, le mari a des droits redoutables; il peut vendre ou tuer sa femme si elle se conduit mal, la répudier si elle n'a pas d'enfants, si son humeur acariâtre trouble la maison, si elle fait preuve d'impiété filiale; heureusement, la répudiation est mal vue par l'opinion

publique, à moins de motifs très graves et bien établis, et la loi protège la femme en une certaine mesure. Lors de la séparation, le mari doit abandonner tous les biens appartenant à la femme, mais dans leur état actuel, et sans rendre compte de sa gestion depuis l'époque du mariage.

Le divorce par consentement mutuel est admis, mais la femme ne peut se séparer sans le consentement de l'époux, et, si elle passe outre, il peut lui infliger la bastonnade ou la vendre.

De quelles occupations et distractions la Chinoise remplit-elle son existence presque claustrale? Ainsi que nous l'avons dit, elle est rarement instruite, bien que naturellement intelligente; dans les familles qui admettent des professeurs, il se trouve parfois des jeunes filles qui ne reculent pas devant l'étude des classiques et de *Confucius* lui-même.

L'histoire littéraire du pays a conservé les noms de quelques femmes remarquables par leur savoir, entre autres celui de l'impératrice Lai-Tsung, de la dynastie Tang, qui régnait au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, et désirait étendre l'instruction des femmes. On cite avec admiration certaines mères dont l'influence et la vigoureuse intelligence ont formé des hommes de haute distinction. L'illustre Li-Hung-Chang,

qui fut envoyé par son empereur auprès des puissances européennes, après la dernière guerre avec le Japon, a publié, en compagnie de ses frères, une biographie de sa mère, attribuant à sa sollicitude éclairée la réussite de ses fils dans la vie. Néanmoins, ce ne sont là que des exceptions.

Il existe bien, en Chine, de nombreux ouvrages destinés à former l'esprit et les manières des Chinoises; malheureusement, le nombre de celles qui peuvent les lire est fort restreint. Dans le nord, on n'en trouve presque pas. Dans le sud, les écoles se sont multipliées, grâce surtout aux missions étrangères; mais, outre l'obstacle créé par la question religieuse, la coutume qui enferme chez elles les jeunes filles des hautes classes, leur interdit d'en profiter. De plus, elles se marient très jeunes, et les difficultés de la langue chinoise sont telles que l'on a pu dire, sans trop d'exagération, que, pour s'en rendre complètement maître, il faudrait avoir « une tête de chêne, des poumons de cuivre, des nerfs d'acier, une constitution de fer, la patience de Job et la longévité de Mathusalem »! Aussi, les étudiants en cheveux blancs ne sont pas rares en Chine, et l'on en voit qui passent certains examens supérieurs jusque dans la vieillesse.

Les jeunes Chinoises ne peuvent donc, avec la meilleure volonté du monde, acquérir que des connaissances fort élémentaires, et les Chinois en sont satisfaits, car, sans être eux-mêmes le moins du monde vertueux, ils sont persuadés que les femmes ne feraient qu'un mauvais usage du savoir, « l'esprit féminin étant, disent-ils, peu stable et « facilement ébranlé dans sa vertu ».

Ce qu'on s'applique à lui faire cultiver, ce sont les quatre vertus et les trois obéissances: modestie, docilité, prudence en paroles et amour du travail, obéissance d'une fille envers son père, d'une femme envers son mari, d'une mère envers son fils! Autrement dit, soumission absolue au sexe fort; c'est le résumé des perfections que l'on attend de l'autre.

L'affaire importante dans la journée d'une Chinoise, lorsqu'elle a satisfait aux exigences de ce culte étrange qui ne repose sur aucune religion véritable et bien définie, c'est la toilette, chose longue et compliquée; la coiffure seule demande deux heures; elle diffère selon les provinces et les âges. En général, les cheveux des femmes sont longs, épais, un peu gros, d'un noir de jais, d'autant plus lisses et brillants qu'on n'épargne ni les huiles, ni les cosmétiques. La coiffure que nous appelons *à la chinoise*, est celle de la majorité; souvent, dans la jeunesse, les cheveux de devant sont coupés en frange sur le front; souvent aussi on les sépare en deux nattes que l'on dispose de chaque côté de la tête, en les ornant de fleurs aux vives couleurs, naturelles ou artificielles. A l'âge de douze ou treize ans, ils sont relevés sur de curieuses montures en fil de laiton qui affectent diverses formes; les Mant-

chous arrangent leur chevelure en un gros nœud fixé au sommet de la tête. Parfois, pour une très grande toilette, on jette de la poudre d'or sur ces cheveux d'un noir d'ébène; l'effet doit en être plus singulier que joli. Le blond est si extraordinaire aux yeux des Chinois, qu'ils ne peuvent s'habituer aux belles boucles dorées des enfants anglais; ils ont eu grand'peine à croire que la couleur blonde n'était pas un signe de vieillesse comme le gris et le blanc.

L'usage défend absolument aux femmes de se couvrir le sommet de la tête, à moins qu'elles ne soient d'un rang qui leur permette d'aller à la cour; dans ce cas, elles portent un chapeau tout pareil à celui de leur mari et orné du bouton qui indique sa dignité. Mais si la chevelure ne doit pas être couverte, elle peut, en revanche, être ornée à profusion de bijoux en or, argent, jade, perles, pierreries ou plumes de martin-pêcheur montées sur métal et dont les nuances brillantes imitent à s'y méprendre le plus fin émail.

Après la chevelure, le visage réclame de grands soins; excepté le jour du mariage et en cas de deuil, le fard doit être appliqué avec une générosité dont nous n'avons pas idée en Europe; pas de trompe-l'œil ni d'illusion; du rouge jusqu'entour des yeux; par-dessus, une bonne couche de poudre de riz, et cela dès l'enfance; aussi la beauté naturelle des Européennes a-t-elle, pour ces regards habitués à « l'éclat emprunté », un aspect maladif.

Il faut encore veiller à ce que rien n'altère la forme donnée au front et l'arc classique des sourcils; c'est l'affaire de l'épileuse. Puis les ongles doivent être polis et brillants comme de l'agate; on s'efforce d'en conserver deux au moins, ceux du troisième et du quatrième doigt de la main gauche, d'une longueur aussi démesurée que possible. Pour les empêcher de se casser, on les protège d'un demi-dé en or ou en argent.

La mode est très stable en Chine et les étoffes sont si belles que souvent des jupes et tuniques se transmettent à plus d'une génération. La préférence pour une couleur, le plus ou moins d'ampleur des manches, une garniture nouvelle, à cela se bornent ce que nous appelons les caprices de la mode. En été, les classes moyennes et supérieures portent de la fine toile ou batiste végétale; en hiver, le coton les remplace. Selon la saison, les jupes, les tuniques, les pelisses sont en satin ou autres soieries, en crêpe de Chine ou en gaze soyeuse de teintes exquis, couvertes de broderies plus ou moins éclatantes et ornées de ganses et de tresses d'or et de soies multicolores mélangées. La couleur du pantalon diffère d'ordinaire de celle des autres vêtements; les petits souliers, à hauts talons de couleur vive, sont admirablement brodés, souvent par celles qui les portent, car la broderie est un des passe-temps des Chinoises et elles y déploient une richesse de goût et d'inven-

tion tout à fait remarquable. Elles aiment passionnément les bijoux, s'en parent à toutes les heures du jour, se les montrent entre elles, en estiment la valeur; si une étrangère leur est présentée, elles examinent un à un les ornements qu'elle porte, lui en demandent le prix et lui font admirer tous ceux de la famille qui, dans les maisons riches où demeurent plusieurs ménages, constituent un véritable trésor.

Lorsque les devoirs du culte domestique ont été remplis et les soins compliqués de la toilette donnés jusqu'au dernier, une bonne partie de la journée s'est écoulée. Il faut s'occuper un peu de la maison, diriger une domesticité souvent nombreuse. L'art culinaire fait partie de l'éducation féminine; les hommes y tiennent et pour cause. En fait d'occupations, il y a les enfants dont on surveille et souvent partage les jeux, la broderie, les cartes, les dominos, parfois un peu de ce qui passe pour de la musique, un chant très aigu accompagné sur quelque instrument à cordes. Il y a aussi quelques visites à rendre ou à recevoir, grosses affaires, vu l'extrême complication de l'étiquette qui fait le désespoir des étrangers. Les formes du discours, les politesses à échanger en arrivant et en sortant, l'accueil à faire aux hôtes, la manière de prendre congé d'eux, le moment où l'on doit s'asseoir ou rester debout, la manière de se tenir à table, tout cela est réglé, enseigné dès l'enfance, et l'Européen prudent agit sagement en s'excusant d'avance des erreurs involontaires qu'il pourra commettre; ce qu'il a de mieux à faire, c'est d'accepter humblement l'épithète de *barbare* dont le gratifient les indigènes.

Les mariages et les enterrements des parents sont des occasions de réunions, de banquets rituels auxquels les femmes prennent part, séparées des hommes, bien entendu, car, même dans la famille, il n'y a pas de repas en commun pour tous: la femme seule prend place à table auprès de son mari et à sa droite, ce qui n'est pas la place d'honneur!

Les femmes n'ont pas, comme en Europe, le plaisir des emplettes; rarement elles se rendent dans un magasin, les hommes se chargent de tout et les fournisseurs viennent montrer leurs marchandises, étoffes, bijoux, etc., à domicile.

Si l'on demeure près d'une rivière, les dames montent quelquefois dans une barque coquettement ornée, s'installent, avec une ou deux amies et autant de servantes, sur des coussins, à l'ombre d'un vaste parasol, et passent quelques heures à causer et fumer en toute liberté, car la barque, au lieu d'être conduite par des rameurs, est entraînée sur l'onde par six ou huit robustes nageurs qui se relaient.

Dans un pays où les morts tiennent tant de place, les visites aux tombeaux sont naturellement de rigueur et solennelles à certains jours. Dans les environs immédiats de toute ville se trouve « la

cité des morts » où des centaines de cercueils, chacun dans sa maison louée, attendent l'heure propice de l'inhumation, car tout doit être réglé par les astrologues et nécromants qui interrogent les conjonctions des astres. Comme la plupart de ces habiles personnages sont propriétaires des petites maisons louées aux défunts, ils diffèrent aussi longtemps que possible l'heure de la sépulture; cela peut durer des années; souvent les survivants se lassent, cessent de payer le loyer et le cercueil est déposé dans un faubourg de l'étrange cité, sous quelque hangar délabré où les mendiants viennent dormir.

Le plus grand malheur qui puisse frapper un Chinois, c'est de manquer de sépulture. Aussi, bien des fils du Céleste Empire se donnent-ils, de leur vivant, la joie de posséder un beau cercueil; au besoin, leurs fils pieux se privent pour leur venir en aide, car on ne lésine pas sur cet article; il peut coûter de 100 à 12,000 francs et plus; les nobles des cinq plus hauts grades ont le privilège de le faire recouvrir en laque rouge et ceux dont le titre correspond à celui de duc, peuvent seuls y faire ajouter des dessins de fleurs d'or. Souvent le cercueil est offert au père de famille en un jour de réjouissance, comme l'anniversaire de sa naissance, et désormais il fait partie de l'ameublement; partout où son heureux propriétaire se transporte, il le suit; les ambassadeurs ne s'en séparent pas et les émigrants eux-mêmes s'appliquent si bien à s'assurer cette dernière demeure, que des navires rapportent fréquemment en Chine, une cargaison de bières qui viennent reposer sur le sol des ancêtres.

Les trois premières semaines d'avril sont spécialement consacrées au culte des morts; c'est une longue fête de la Toussaint. Toute la population est en mouvement, les familles s'en vont en troupes aux sépultures soit définitives, soit provisoires de leurs ancêtres et de leurs parents et la cérémonie ressemble plus à un joyeux pique-nique qu'à une réunion funèbre, bien qu'en arrivant à la tombe, les femmes soient tenues de se lamenter à haute et intelligible voix. Elles interrompent bientôt cette occupation pour aider à sarcler et orner le lieu de sépulture, puis à offrir aux pauvres morts que le trépas n'a pas débarrassés des besoins de cette vie, une foule de bonnes choses dont l'abondance varie selon la fortune de la famille. Ce sont souvent des festins pantagruéliques. L'encens est allumé, les âmes appelées au son assourdissant des gongs et des cymbales, et suppliées de protéger les vivants contre les mauvais esprits. Comme, heureusement, ces bonnes âmes se contentent d'absorber par l'odorat l'essence des mets qu'on leur offre, les vivants, moins éthérés, ont la satisfaction d'achever le repas à leur manière. En même temps que les vivres, ils ont offert une quantité de soi-disant papier-monnaie représentant des sommes fabuleuses avec lesquelles les

habitants de l'autre monde pourraient acheter le Ciel plusieurs fois; ce qui n'empêche pas d'y joindre l'image en papier ou carton de tous les objets utiles aux mortels : maisons, meubles, vêtements, coffres, palanquins, garnitures de bureaux, pipes à opium, chevaux et jusqu'à des serviteurs de grandeur naturelle. Tout cela est brûlé (la flamme entretenue par une légère libation de vin de riz) et se trouve ainsi mis à la portée des âmes; tous les dons en papier sont de la sorte transmis au monde invisible où ils redeviennent tangibles et très utiles à ceux qui les reçoivent. Pendant que les flammes montent vers le ciel, toute la famille se prosterne et frappe neuf fois la terre du front; elle s'en retourne ensuite chez elle pour terminer la fête par un banquet.

Outre ces visites à jour fixe, il y a les occasions particulières à chaque famille de visiter les innombrables tombeaux qui font, d'une partie de la Chine, une vaste nécropole où les sépultures ne sont pas pressées les unes contre les autres comme chez nous, mais rangées en petites rues ou dispersées avec une fantaisie pittoresque, généralement au pied ou sur le flanc d'une colline.

Dans les derniers jours de juillet, on visite la cité des morts si l'on a perdu quelque parent dans l'année; pour cette cérémonie, on porte un vêtement de coton très simple et blanc d'ordinaire, car le blanc est la couleur du deuil; pas de fleurs dans les cheveux, pas de fard sur les joues et l'on se lamente bruyamment, sans que le cœur y soit pour grand'chose.

On comprend que pour les femmes qui vivent enfermées dans leur « zenana », ces excursions soient de véritables fêtes; elles jouissent peu de celles de la foule, et, sous ce rapport, sont moins bien partagées que les femmes du peuple. Aux jours de grandes réjouissances comme à la nouvelle année, à la fête des Lanternes, à la fête du Printemps, etc., les familles riches font jouer la comédie chez elles, et les femmes y assistent d'un appartement séparé.

### III

Un des traits de mœurs qui frappent le plus l'étranger en Chine, est la vie sur les rivières; à Canton, par exemple, une population de 300,000 habitants passe sa vie entière, du berceau à la tombe, sur des bateaux; ils sont souvent confiés aux soins des femmes, les hommes travaillant à terre, et elles s'acquittent remarquablement bien de leur tâche, entretenant une propreté parfaite sur un espace qui, parfois, n'a pas plus de vingt pieds de long et où demeurent trois générations. Ces sampans, ayant la forme d'une pantoufle, ont des toits mobiles en treillage de bambou, à l'épreuve de la pluie.

Les bateaux forment des rues où chacun est amarré à sa place; l'administration municipale de cette ville flottante est des plus minutieuses et strictement observée. Un magistrat spécial commande une forte police qui vit sur ses bateaux particuliers et est tenue de ramer toute la nuit pour protéger les gens paisibles contre les pirates toujours à l'affût. La réputation de ces gardiens du repos public n'est malheureusement pas rassurante; ils passent pour s'entendre souvent avec ceux qu'ils doivent éloigner et pour les aider volontiers à enlever quelque riche citoyen traversant la rivière le soir, afin de le séquestrer jusqu'à ce qu'il ait payé une rançon considérable.

Plus souvent encore, ils prélèvent un impôt en nature sur les bateaux-marchés dont les propriétaires n'osent se plaindre, de crainte d'être accusés de délits imaginaires et punis pour tels.

Toute variété de bateau a son nom distinctif selon la marchandise qu'il porte et dont un spécimen est d'ordinaire attaché à la proue en guise d'enseigne. Il y a des restaurants flottants appelés bateaux-fleurs, luxueusement installés et illuminés, où les citoyens riches donnent des diners à leurs amis, ce qu'ils ne font guère chez eux que pour les grandes fêtes de famille; des chanteuses, splendidement vêtues, sont souvent louées pour charmer ces diners. Parfois, à un bout du bateau se trouve un restaurant bon marché pour les petites bourses. On trouve aussi des bateaux-hôtels qui donnent asile aux retardataires arrivant après la fermeture des portes de la ville; ils sont fréquemment loués comme retraites d'été ou pour des voyages. Beaucoup ressemblent à de longues gondoles vénitiennes et contiennent de beaux salons.

Contrastant avec ces gaies embarcations de plaisance, on voit glisser les sombres bateaux qui emportent les morts, car si l'on refuse aux habitants de la rivière des maisons pendant leur vie, on leur accorde la sépulture après leur décès. Sinistres aussi sont les bateaux des lépreux relégués à l'écart et d'où les malheureux parias tendent un petit sac au bout d'un long bambou pour recevoir les aumônes.

Bien que chaque embarcation ait son autel domestique, on n'a pas oublié les temples et les communautés ecclésiastiques. Ce sont surtout des prêtres taoïstes qui doivent se rendre à tout appel près des malades et des possédés ou célébrer des offices afin de venir en aide aux esprits mendiants négligés par leurs descendants. Ils président aussi aux mariages, car bien que les femmes de cette population soient beaucoup plus avenantes et soignées que celles de la même classe sur terre, les mariages mixtes n'ont jamais lieu, les terriens dédaignant les habitants de la rivière.

M. DRONSART.

(La fin au prochain numéro.)



'EST une vérité incontestable que nos travers nous rendent souvent aussi insupportables, sinon plus, que nos défauts réels.

Nous nous préoccupons cependant de ceux-ci, pour peu que nous ayons de la conscience, et nous nous efforçons de déraciner en nous la vanité, l'orgueil, la colère, etc.

Mais les travers nous semblent si peu de chose que nous ne nous en soucions guère, et nous les laissons s'accroître pour le malheur des autres, et même pour le nôtre.

Parmi la longue liste de ces travers, il y en a qui sont presque indépendants, ou même tout à fait indépendants de notre volonté; je parle à peine de ceux-ci, car tout ce que nous pouvons faire, c'est d'essayer de les atténuer; tels sont, par exemple, un timbre de voix perçant, faux ou désagréable, une maladresse innée, des mouvements gauches ou brusques, une disposition malade à l'inquiétude ou à la frayeur, etc., etc.

Mais beaucoup d'autres sont comme les frères et minuscules rejetons de nos défauts. De même que, lorsqu'on a abattu un arbre, et enlevé ses racines en creusant profondément, on voit encore quelques branches vertes percer la terre à la place où il existait; — on trouve aussi, à la place des défauts absents ou arrachés, des pousses désagréables qu'on ne laisse, certes, pas redevenir un arbre — ou un défaut, — mais qui ont les mêmes racines, et qui se développent si l'on n'y prend garde, et si l'on ne combat pas tout de suite leur invasion.

Parmi les travers qui nous rendent le plus désagréables aux autres, il faut compter cette manière d'être autoritaire, tranchante, décidée, qui est une prétention très réelle, et même très affichée, à l'infailibilité.

Insupportable à tout âge, cette prétention l'est doublement chez les jeunes filles, parce qu'elle n'a pas même alors le prétexte de la science, du jugement, de l'expérience acquise. Et cependant, je regrette de le dire, la tendance de nos jours est de développer ce travers. Vous avez toutes rencontré, vous coudoyez chaque jour des personnes très jeunes, presque des enfants, qui donnent sur toutes choses un avis carré, sans appel. Peu leur importe de le motiver : c'est ainsi parce qu'elles

pensent ainsi. Tout ce qui les touche, tout ce qu'elles possèdent participe à cette infailibilité; leurs renseignements sont toujours exacts; leurs nouvelles ne sont jamais erronées; leurs toilettes sont irréprochables, leur goût devient un vrai criterium; ce qu'elles n'aiment pas est détestable, et ce qui leur plaît est charmant. Jamais elles ne se reconnaissent un tort. Même, leur montre vaut mieux qu'un chronomètre, et en remontrerait au soleil.

Cette manière de penser implique une manière d'être et de parler analogue. La jeune fille infailible ne saurait adopter un ton discret et modeste. Elle est tranchante dans ses paroles, absolue dans ses manières, et peu soucieuse de heurter l'opinion d'autrui, car elle n'admet pas d'autre opinion que la sienne.

Je disais que nos travers ont les mêmes racines, bien que plus faibles, que nos défauts. Il est clair, en effet, que la prétention à l'infailibilité provient d'une estime exagérée de soi-même, et d'un sentiment de sa propre personnalité, qui absorbe et anéantit la personnalité d'autrui.

Elle n'est compatible ni avec cette vraie modestie qui admet que l'on ignore beaucoup de choses et que l'on est sujet à l'erreur, ni avec le respect et le souci du prochain, ni, bien entendu, avec cette abnégation qui fait bon marché de soi pour ménager les autres et leur être agréable.

Mais fût-on mille fois dans la vérité, eût-on mille fois raison, il faudrait toujours éviter ces odieuses manières tranchantes qui feraient presque haïr la vérité et la raison par certaines personnes qu'on blesse et qu'on froisse en leur nom. Si nous pensions aux autres, nous serions toujours préoccupées de leur éviter de petites blessures, nous comprendrions qu'une manière d'être autoritaire les choque, comme feraient des gestes trop brusques. Nous comprendrions, enfin, qu'il sied horriblement mal aux personnes jeunes et inexpérimentées de paraître tout savoir, de se poser comme impeccables, comme infailibles, fût-ce dans les plus petites choses. La douceur peut faire accepter beaucoup; elle seule décide certaines gens à se résigner à avoir tort; elle seule, à leurs yeux, nous excuse d'avoir raison.

Évitons donc ce travers, qui sème l'aigreur, l'irritation, la jalousie, et ayons plus de soin de nous faire aimer que de triompher d'autrui et de le régenter.

M. MARYAN.



## La Marquise Sabine

SUITE



ANDRÉ, heureusement, m'a déclaré, hier encore, détester ce genre de femmes.

— Vois-tu, Sabine, m'a-t-il dit avec son air moqueur, on ne sait jamais ce que sont ces jeunes filles-là, non seulement au moral mais au physique. La splendide chevelure brune de M<sup>lle</sup> Ondine cache peut-être quelques mèches blond filasse; son teint de lis et de rose, une peau blafarde ou négrillotte; ses dents de perle, une mâchoire dégarnie. En cette fin de siècle, la gente féminine est le spécimen du postiche, et les pauvres maris, trop crédules d'abord, doivent ensuite marcher d'ahurissement en ahurissement et ne plus reconnaître celle qu'ils ont épousée.

Cette tirade mordante a dissipé la sombre inquiétude qui commençait à m'envahir. Car je songe toujours à Michèle pour André, et elle paraît si peu, ma chère petite Michèle, toute simple, toute modeste, à côté de l'éblouissante Ondine.

Finirai-je par vaincre l'antipathie de Colette? Peut-être... Cette pauvre femme souffre au physique, et me fait souffrir au moral. Or, Dieu permet souvent que de la souffrance découle une source de bienfaits. Puisse-t-il en être ainsi pour nous!

La semaine dernière, profitant d'une absence d'Herbert et de la marquise, je montai au second étage du château pour voir si certaines chambres, transformées actuellement en « débarras », ne renfermaient pas des objets pouvant être utilisés pour les pauvres de Chomelis. Soudain, comme j'examinais avec soin un fouillis d'ustensiles de

tous genres, une plainte sourde arriva à mes oreilles... Je ne suis pas brave, mon sang se glaça dans mes veines, et, jetant autour de moi un regard éperdu, je m'attendis à une apparition de... je ne sais quoi... Est-ce qu'on réfléchit tout d'abord?

Une seconde plainte se fit entendre... Cette fois, absolument affolée, je m'élançai dans le corridor pour appeler Laurent, et chercher avec lui l'homme ou l'animal qui gémissait de la sorte.

A peine avais-je fait quelques pas, qu'une troisième plainte, plus rapprochée, me cloua sur place, et ma frayeur s'évanouit aussitôt, car cette plainte venait de la chambre occupée par Colette. Elle était malade sans doute, et ne pouvait demander du secours... Dieu, évidemment, m'envoyait à son aide; mais cette aide ne serait-elle pas repoussée? Ne valait-il pas mieux avertir Reine?

Un nouveau gémissement triompha de mon indécision. Je m'approchai de la porte bien close, et frappai deux coups timides qui restèrent sans réponse. Alors, tournant la clé, j'entraî, le cœur battant, mais résolu. Malgré la fenêtre ouverte, l'odeur pénétrante de l'éther remplissait l'air, et Colette, vaincue par la douleur, cachait son visage dans l'oreiller du lit, en poussant les plaintes qui m'avaient tant effrayée. Je l'appelai, elle ne m'entendit pas...

— Colette! criai-je plus fort.

Elle tressaillit et, levant brusquement la tête, me montra une figure si livide que la peur m'envahit de nouveau.

— Qu'avez-vous, oh! qu'avez-vous, ma pauvre Colette?

Une rougeur fugitive monta à ses joues; elle me jeta un sombre regard, mais ne répondit pas.

— Parlez, je vous en conjure: Dois-je faire appeler un médecin?

Dans un effort suprême, elle redressa sa haute taille:

— Je vous le défends! dit-elle d'une voix tremblante de colère. Un médecin; pourquoi, je vous prie? Je n'ai rien, rien qu'une faiblesse. C'est passé, sortez! Vous ai-je appelée, pour entrer ainsi chez moi?

— Je vous pardonne, parce que la souffrance

vous égare, mais j'ai le droit d'être là et le devoir de vous soulager, si je le puis. J'ajoute que, lorsque vous ne voudrez pas être secourue, il faudra mieux vous cacher et, surtout, ne pas trahir par vos plaintes le lieu de votre retraite.

— On m'a entendue ? questionna-t-elle avec angoisse. Les autres ou vous seule ?

— Moi seule. J'étais au fond du corridor, dans la chambre verte, et vos gémissements m'ont causé une terrible frayeur.

Plus calme, elle murmura :

— C'est bien ! je vous remercie, vous pouvez partir, je ne souffre plus.

Elle disait : « Je ne souffre plus », et tous ses traits portaient l'empreinte d'une véritable torture. Pourtant, j'allais me retirer, n'osant insister davantage, quand mes regards, errant autour de moi, tombèrent sur une petite table où charpie, bandes de toiles, mouchoirs étaient jetés en désordre comme dans un pansement brusquement interrompu. Alors un voile se déchira soudain... Je compris pourquoi le visage de Colette trahissait souvent la souffrance et l'insomnie ; pourquoi elle avait accepté plusieurs fois depuis quelques mois, dans l'asile jusque-là inviolable de sa cuisine, le concours de Reine, sous prétexte d'un rhumatisme au bras gauche, lui enlevant toutes forces à certaines crises plus aiguës ; pourquoi, enfin, elle était toujours imprégnée d'une telle odeur de musc, d'ambre ou de patchouli, que la marquise disait en riant : « Colette n'a qu'un défaut, et elle le déclare incorrigible, celui de se transformer en boîte à parfums. »

Où, je comprenais le « pourquoi » de tout cela ; je comprenais aussi qu'outre son aversion pour moi, la pauvre femme eût hâte de me renvoyer, dans sa terreur de me voir surprendre le secret si bien gardé jusque-là.

Toute songeuse, je restais debout, au milieu de la chambre, tandis que Colette, appuyant sa tête au dossier de sa chaise, fermait les yeux comme prise d'une invincible envie de dormir. Mais je savais bien que le sommeil fuit les paupières, quand on est tenaillé par de pareilles tortures. Je m'approchai d'elle et, lui prenant la main :

— Colette, dis-je avec douceur, il est inutile de feindre : la vue fréquente des malades me donne quelque expérience. Je devine votre mal.

Haineuse, farouche, elle s'anima soudain.

— Dès le premier jour, j'ai pensé que vous entriez à Barsannes pour notre malheur à tous ; une corneille volait sur la tour du château quand vous avez franchi la grande grille, et c'est infail-  
lible, cela ! Vous connaissez mon mal, dites-vous ; ce mal que j'ai caché depuis cinq ans, comme l'avare cache son trésor, et l'assassin son crime ? Vous allez l'apprendre à la marquise, n'est-ce pas, sous prétexte de me faire donner des douceurs, accorder du repos, que sais-je encore ; en réalité,

pour qu'elle me renvoie du château où je vous effraie sans que vous osiez en convenir.

J'allais parler, elle m'arrêta d'un geste.

— Quand je dis qu'on me renverra du château, c'est que j'en suis sûre, continua-t-elle d'une voix plus sourde ; pas mon petit M. Herbert sans doute, mais M<sup>me</sup> la marquise... Un jour, il y a longtemps déjà, des années et des années, j'étais encore jeune et bien portante, cependant je m'en souviens comme si c'était hier, on apprit que la femme de chambre avait un... enfin ce que vous dites savoir, et, le soir même, on lui donna son congé. « Voistu, Colette, me dit alors M<sup>me</sup> la marquise, je ferais soigner toute autre maladie ; ce mal-là, jamais ! » Donc, à son retour, racontez-lui la chose et vous ne me verrez plus ici. Oh ! je sais bien que je partirai comblée d'argent et de cadeaux ; je sais qu'on me paiera mon logement, et que, jusqu'à mon dernier jour, je ne manquerai de rien : les marquis de Barsannes n'oublient pas les services rendus ; mais, je ne serai plus au château ; je ne verrai plus, à toute heure, M<sup>me</sup> la marquise, surtout mon petit M. Herbert, et pour cela, je vous maudis, oui, je vous maudis ! Je vous hais, du reste, depuis que je vous connais. Sans vous, avec le temps, mon petit Herbert eût épousé Miss Eidel, celle qu'il aimait de toute la passion de son cœur... Cheveux dorés comme les blés, grands yeux bleus comme les pervenches, teint de lis, lèvres aussi roses que l'églantier, taille et fierté de reine... Ah ! c'était une vraie marquise, celle-là !

A bout de souffle, Colette s'interrompit. Elle m'insultait et me blessait profondément ; mais, son regard attaché fixement sur moi exprimait une douleur si intense et une telle méchanceté satisfaite, que, m'efforçant de prendre un air impassible, je répondis froidement :

— C'était une vraie marquise, c'est possible, mais il lui manquait la noblesse du cœur. Quand on aime, on ne s'arrête pas à une vile question d'argent. Assez là-dessus... Je tiens à vous assurer que, malgré votre aversion absolument injuste, et votre méchanceté, je ne cherche pas à me venger : Dieu ordonne de pardonner le mal ; je vous pardonne de bon cœur. Donc, vous pouvez être sûre, sûre, entendez-vous, que ma belle-mère et mon mari ignoreront ce que je viens d'apprendre.

Une flamme passa dans les yeux de Colette.

— Vous ne me trompez pas ? fit-elle, incrédule.

— Je ne vous trompe pas ; toutefois, je mets une condition à ce silence.

D'une voix sourde, elle demanda :

— Laquelle ?

— Vous me permettrez de vous soigner.

— Vous ? Jamais !

— D'après ce que je vois, vous ne prenez pas toutes les précautions voulues. Dans ces conditions, votre mal s'aggrave rapidement. Un traitement régulier enrayera sa marche, et des calmants pourront adoucir vos souffrances.

— Jamais ! Jamais !

Sans insister davantage, j'ouvris la porte pour sortir, mais alors un cri étouffé me fit tourner la tête : la fatigue et l'angoisse avaient vaincu l'énergie de Colette, elle venait de s'évanouir...

Quand elle reprit connaissance, deux ou trois minutes plus tard, son regard, d'abord vague, s'arrêta ensuite obstinément sur moi qui remettais en place le flacon sorti en toute hâte d'une petite pharmacie de poche qui ne me quitte jamais. Je demandai :

— Vous sentez-vous mieux, maintenant ?

— Oui.

— Voulez-vous que je vous envoie Reine ?

— Non.

— Avez-vous besoin de quelque autre chose ?

— Non.

— Eh bien ! reposez-vous encore un peu, M<sup>me</sup> de Barsannes ne rentrera qu'à 5 heures.

Je partais... elle m'appela.

— Si j'accepte ce... ce que vous voulez... jurez-vous de... de ne rien dire ?

— Je le jurerai.

— Jurez alors !

— Je le jure sur toute la tendresse que j'ai pour le marquis Herbert, dis-je lentement ; cela vous suffit-il, Colette ?

D'une voix brève, elle répondit :

— Oui.

Puis, d'un ton plein d'énervement et de lassitude :

— Maintenant, faites ce que vous voudrez, puis-que cela vous amuse de me voir souffrir.

Ah ! quel « amusement » !... Quand, un instant plus tard, je revins auprès de Colette, munie de tout ce qui est indispensable pour un pansement de ce genre, comme je bénis Dieu de me sentir la main sûre et le cœur vaillant devant des ravages qui dépassaient ce que j'avais vu jusque-là !

Craignant d'être trahie, Colette n'employait aucun des remèdes usités dans cette affreuse maladie. Aussi, le mal, ayant une proie facile, accomplissait rapidement son œuvre de mort. Quelle indomptable énergie il fallait à cette femme pour cacher à tous les yeux une pareille torture ! Dieu seul, me semblait-il, pouvait donner ce courage par le souvenir de la Croix ; et, depuis longtemps, Colette avait oublié Dieu. Toute son adoration se concentrait sur Herbert. Il était sa vie, son soutien ; soutien bien frêle, puisqu'une parole indiscrete exilerait la malade de Barsannes ! Cet exil serait peut-être un bien... Sous le coup d'une nouvelle souffrance, qui sait si Colette, dégoûtée de la terre où l'on pleure, ne tournerait pas les yeux vers le ciel où l'on jouit ? Si, lassée de la créature, elle n'aimerait pas le Créateur ?

Mais, prise d'un désespoir farouche, elle pourrait aussi, avec sa nature ardente, haïr les de Barsannes autant qu'elle les adorait maintenant,

et mourir en confondant leur nom et celui de Dieu dans un même blasphème.

Pourquoi songer à tout cela ? Je venais de jurer, de jurer sur ma tendresse pour Herbert, de ne pas trahir Colette ; il n'y avait donc qu'à la soigner en gardant fidèlement son secret, et chercher, à force de douceur, de bonté, de patience, à la rapprocher de Dieu oublié si longtemps.

Le pansement était achevé, et je restais debout, les yeux vagues, les bras pendants, perdue dans mes réflexions. La voix brève de Colette me rappela à la réalité :

— C'est fini ? Pas trop tôt vraiment !

— Désormais, ce sera moins long, moins douloureux aussi, je l'espère. Comme j'ai dû vous faire souffrir, ma pauvre Colette ?

— Que vous importe ? Je tiens les conditions de notre marché, tenez les vôtres, voilà tout...

Des paroles mordantes me montèrent aux lèvres, mais je ne répondis pas et, quittant la chambre, je descendis au jardin. Les soins que je venais de donner à cette malheureuse femme, son injuste animosité, la contrainte que j'avais dû m'imposer en sa présence, me causaient un malaise mêlé de surexcitation, et j'éprouvais le besoin d'air pur, de solitude, de mouvement, oh ! de mouvement surtout !... Contournant la pelouse, je m'engageai à pas rapides dans la grande avenue, si rapides, qu'arrivée à la grille, je dus m'asseoir un instant, pour reprendre haleine, sur un vieux banc à moitié démolí.

La brise, très douce, agitait le feuillage naissant des peupliers ; de la haie de troènes partaient mille chants d'oiseaux, et Bérís, qui était venu me rejoindre, aboyait sans relâche, écrasant, par ses gambades folles, les petites pâquerettes écloses sous le chaud soleil de printemps.

Etrange chose ! Devant cette nature et ces êtres en fête, mon cœur se serra soudain... Je n'entendis plus le bruissement des feuilles, les chants d'oiseaux, les aboiements de Bérís, mais une voix, celle de Colette, disant avec une admiration passionnée :

« Cheveux dorés comme les blés, grands yeux « bleus comme les pervenches, teint de lis, lèvres « aussi roses que l'églantier, taille et fierté de « reine... Ah ! c'était une vraie marquise, celle- « là !... »

Une heure plus tôt, à force d'énergie, j'avais pu rester impassible ; maintenant, la tristesse, le découragement, l'inquiétude, m'envahissaient tout entière devant la ravissante image évoquée par les paroles perfides de la servante ; et, pour la première fois de ma vie, j'aurais voulu être belle... belle comme elle...

Combien de temps restai-je ainsi, perdue dans de douloureuses pensées ? Je l'ignore. Ce fut un bruit de voiture roulant sur le gravier qui interrompit ma rêverie, et, levant brusquement la tête, j'aperçus Herbert près de moi, tandis que le coupé

continuait sa route vers le château, emmenant M<sup>me</sup> de Barsannes.

Mon mari me tendait la main tout en me regardant avec une certaine inquiétude.

— C'est gentil, Sabine, d'être venue nous attendre. Mais quelle folie de vous asseoir à l'ombre en cette saison ! Vous êtes fort pâle, un gros rhume sera la conséquence de votre imprudence. Donnez-moi le bras et rentrons bien vite.

Alors... non, je ne lui donnai pas le bras... Oubliant que nous étions en pleine campagne, oubliant ma « modération » habituelle, je me jetai à son cou, balbutiant au milieu de mes baisers et de mes sanglots :

— Dites-moi si vous m'aimez ; je vous en prie, dites-moi si vous m'aimez ?

Je crois qu'Herbert s'imagina que je devenais folle, car, d'un mouvement rapide, il m'éloigna de lui ; puis, honteux sans doute de cette frayeur irraisonnée, il passa sa main sous son bras et m'entraîna dans l'avenue, en demandant d'une voix altérée :

— Qu'y a-t-il eu durant ces quelques heures, Sabine, pour que je vous retrouve énervée de la sorte ? Je suis sûr (la femme est un être si changeant !) qu'après avoir refusé de nous suivre, vous vous êtes ennuyée de votre solitude ?

Je le regardai à travers mes larmes.

— Pas ennuyée, non, mais j'ai trop pensé peut-être. Je me sens de l'énergie, du dévouement, une tendresse pour vous sans limites ; je me sens aussi laide, gauche, sauvage, une petite campagnarde enfin, et je crains que... (oh ! je vous l'ai déjà dit) que vous établissiez une comparaison, à mon désavantage, entre moi et... et... les jolies Parisiennes que vous avez connues.

— Quel enfantillage ! fit-il en haussant les épaules.

— C'est toujours par ce mot que vous vous débarrassez de moi. A vous entendre, on me croirait encore douze ans ; or, j'en ai vingt-et-un, l'âge mûr, vous voyez, et je suis votre femme depuis plusieurs mois déjà, deux raisons pour ne plus me traiter comme une bimbine. Puis, admettons que ma tristesse, mes inquiétudes soient des enfantillages, vous savez ce qu'on fait aux babies qui ont le cœur gros ?

Un instant, rapide comme l'éclair, les yeux de mon mari s'arrêtèrent sur mes paupières gonflées de larmes, et mes joues empourprées ; puis, inclinant sa haute taille, ses lèvres murmurèrent en effleurant mon front :

— Je vous aime, Sabine.

Depuis ce jour, je soigne Colette le matin et le soir. Généralement, elle garde un silence farouche ; parfois, elle s'impatiente, disant que je la fais souffrir davantage, ou profite de ma présence forcée pour ridiculiser ma pauvre vieille Ursule, si dévouée et si bonne ! Hier, nouveau panégyrique de Miss Eidel. Mais les yeux perçants de Colette

se sont en vain fixés sur moi. Je sentais mon visage aussi calme que mon cœur.

Herbert a dit : « Je vous aime, Sabine ! » et le regard accompagnant ces paroles signifiait : « Un de Barsannes ne peut mentir. » Donc, je crois...

\*\*\*

Branle-bas complet... Branle-bas qui dépasse de beaucoup celui causé par la visite intempestive de toute la baronnie.

Les ouvriers, installés à Barsannes depuis les premiers beaux jours, sont littéralement accablés de travail sous la surveillance immédiate de la marquise ; de grands feux, allumés dans chaque chambre, activent le séchage des plâtres et des peintures. Herbert est à Paris, absorbé par le choix du mobilier dont père, je le prévois, va payer encore une large part. Les domestiques balayent, cirent, époussettent sans relâche.

Le comte de Savigné, en froid depuis fort longtemps avec la marquise, cède enfin aux pressantes sollicitations d'Herbert, et annonce son arrivée prochaine. Il vient seul, au grand plaisir de M<sup>me</sup> de Barsannes qui semble n'avoir aucune sympathie pour sa belle-sœur, mais, en revanche, aime le comte Fabien plus que je ne croyais. Malgré son empire sur elle-même, son visage est transfiguré ; elle veille avec un soin méticuleux à l'aménagement des pièces destinées à l'hôte attendu. Le passage du facteur la rend nerveuse. Je la vois pâlir au roulement d'une voiture ; et, quand elle parle de M. de Savigné, son ton impératif s'adoucit subitement, tout comme s'il était question d'Herbert.

Je m'efforce de me mettre à l'unisson de l'entrain général, surtout du bonheur de ma belle-mère et de mon mari ; au fond, je me sens très inquiète...

M. de Savigné, arrivé juste le matin de mon mariage pour servir de témoin à Herbert, m'a offert deux splendides parures de diamants et de rubis, en m'adressant quelques paroles de bienvenue dans sa famille, puis, il est reparti immédiatement après la cérémonie religieuse. Vu les émotions multiples de ce jour, je garde de lui un souvenir très confus, et les deux lettres banales qu'il m'a écrites, en réponse à mes vœux de fête et de nouvel an, ne me donnent aucune notion précise sur son caractère. Aussi, me demandé-je avec une angoisse qui croît de jour en jour :

« Sera-ce un nouveau censeur ? Devrai-je me « modérer » plus encore ? »

Plus encore ! Est-ce possible, mon Dieu !

\*\*\*

Il est ici, ici depuis hier. C'est un beau vieillard de soixante ans, aux cheveux d'un blanc de neige, aux traits semblables à ceux de la mar-

quise, mais animés d'une expression bienveillante qui manque à M<sup>me</sup> de Barsannes; sa voix est grave et douce, son sourire très fréquent, toute sa personne empreinte d'une distinction qui deviendrait raideur, s'il ne s'y joignait une grande simplicité de manières. Je crois que je l'aimerai, bien qu'il m'intimide beaucoup par son regard scrutateur qui me quitte rarement... En attendant, je lui sais gré de son indulgence, car je me suis montrée sotte au possible au moment de l'arrivée. A sa descente de voiture, comme il m'attirait à lui pour m'embrasser, j'ai murmuré un : « Bonjour, monsieur » qui l'a d'abord fait sourire; puis, me donnant une petite tape sur la joue, il m'a dit très doucement :

— Je devrais vous répondre : « Bonjour, madame », mais je préfère : « Bonjour, ma nièce ».

Et j'ai si bien compris que, maintenant, « mon oncle » me vient aux lèvres sans hésitation aucune.

Ah! s'il savait que M<sup>me</sup> de Barsannes ne m'a jamais donné le nom de « fille », que, jamais, elle n'a réclamé le nom de « mère », il s'expliquerait la raison de cette première appellation cérémonieuse.

\* \*

Je tombe de sommeil chaque soir; plus moyen d'écrire. Donc, deux lignes seulement. Oncle Fabien continue de m'observer : un vrai juge d'instruction !...

\* \*

Quelques instants de liberté. Vite, écrivons les faits de la quinzaine qui vient de s'écouler.

Au château, engrenage d'excursions qui accapare les après-midi. « Oncle Fabien » ne connaît pas ce pays; de plus, il aime beaucoup la campagne, deux raisons pour lui montrer les environs qui fourmillent de jolis coins et de ruines pittoresques. Je trouverais ces parties charmantes, si nous les faisions en famille, d'autant plus qu'André se joint fréquemment à nous; mais la marquise invite presque chaque jour les de Briges, et la présence de la belle Ondine m'enlève toute jouissance. Elle affecte maintenant une extrême simplicité : plus de frises; plus de carmin ni de poudre de riz; plus de musc ou d'héliotrope blanc; plus d'échancrure provocante au corsage; plus de couleurs tapageuses; on dirait une petite pensionnaire sortie du couvent depuis peu. Or, cette conversion me semble trop prompte pour être vraie, durable; la seconde Ondine m'inquiète infiniment plus que la première. André se moquait et se méfiait de la mondaine, ne sera-t-il pas pris aux filets habilement tendus de la pensionnaire?... Je veille... mais, souvent, l'ennemi pénètre dans la forteresse, malgré la vigilance de la sentinelle! Dieu veuille que mon cher André résiste aux charmes de cette sirène! Succomber serait son malheur, celui de père, celui de nos ouvriers,

hélas! je le crois, celui de Michèle. Sans se l'avouer peut-être, la pauvre petite aime d'une tendresse profonde son compagnon d'enfance, et un cœur comme le sien ne se donne jamais deux fois.

Chaque soir, réunion à Barsannes; le docteur Thirié, parrain, André et père sont invités pour tout le séjour de M. de Savigné. La marquise se souvient... A ces habitués se joignent les inévitables de Briges, le colonel, « l'ami de Sabine », comme dit, en riant, oncle Fabien.

Les soirées se passent uniformément en parties de « whist » ou à faire des « réussites ». Quel plaisir peut-on éprouver à remuer des jetons et des cartes? Je l'ignore... Valet de cœur et dame de pique m'intéressent fort peu; les combinaisons m'impatientent; perdre ou gagner m'est indifférent. Dans ces conditions, je suis une joueuse déplorable, et j'entends souvent la voix impérative de la marquise :

— A vous, Sabine. Faites donc attention à vos cartes, ma chère.

Hélas! j'y fais attention quelques minutes, puis, un rien me distrait de nouveau; aussi, la mauvaise chance me tient-elle fidèle compagne.

Oncle Fabien n'a plus que quinze jours à passer au château! Quinze jours, c'est peu... Je suis triste quand j'y songe... Oncle Fabien unit les vertus d'un catholique sincère à tous les charmes de l'esprit, à toutes les qualités du cœur. Aussi, je l'aime... je l'aime, sans réciprocité peut-être, bien qu'il cherche fréquemment à causer seul à seul avec moi. Mais, lui suis-je sympathique, ou un simple sujet d'études?

Mystère!

. . . . .

## IX

Pas un souffle à travers le feuillage... Pas une ride sur l'eau du grand bassin... Une chaleur accablante qui grille le gazon, flétrit les fleurs des corbeilles, et plonge Bérès dans une lourde somnolence au milieu du massif de weigélies qu'il a choisi pour retraite. Bientôt, cependant, il dresse les oreilles, ouvre un œil, puis l'autre, en poussant de petits jappements de plaisir, évidemment entendus, puisque Sabine sourit, sans toutefois tourner les yeux de son côté.

Debout près du perron, un chapeau de jardin sur la tête, un léger panier au bras, elle regarde l'horizon d'un air inquiet. Le ciel se couvre là-bas, tout au loin, l'atmosphère devient de plus en plus lourde, les oiseaux volent avec des cris plaintifs, et le jardinier arrive dans l'allée, traînant les paillasons destinés à abriter les châssis.

— Nous allons avoir de l'orage, n'est-ce pas, Laurent? demande la jeune femme.

— Pas sûr encore, madame Sabine, mais il faut tout prévoir, je veux garantir les bégonias, et le

coin des boutures; après cela, je serai tranquille.

Sabine pousse un léger soupir.

— Je vais rester au château, alors; il eût été si bon pourtant de travailler du côté de la Saulaie!

— Allez, allez, madame Sabine, vous pouvez prendre le frais une bonne heure, peut-être même toute la soirée, et je m'y connais, je vous en réponds. De la Saulaie, vous verrez parfaitement ce bout du ciel où sont les nuages. Eh bien! si ce gros noir tourne à droite vers la colline, rien à craindre, l'orage n'est pas pour nous; si, au contraire, le vent s'élève, et le pousse du côté de la forêt, Chomelis doit se presser d'ouvrir son parapluie.

— Bon! je comprends, et je m'aventure. Du reste, c'est tout près du château; pour peu que le temps s'assombrisse, je serai vite revenue. Merci, Laurent.

La Saulaie était un délicieux endroit sur la lisière du morceau de parc que possédait encore la marquise. Mélèzes, sapins, bouleaux y croissaient fraternellement côte à côte, entremêlant si bien leurs rameaux, que le soleil n'arrivait jamais jusqu'à la mousse couvrant le sol d'un tapis velouté; un ruisseau contribuait aussi à entretenir la fraîcheur dans ce petit coin sauvage; on entendait son clapotement sur les cailloux, mais on ne le voyait guère, caché qu'il était par une double rangée de saules aux longues branches flottantes.

D'un côté du ruisseau, le chemin vicinal reliant la forêt à Chomelis; de l'autre, un tout petit sentier longeant le parc de Barsannes; sentier nommé par Sabine « le sentier des Quatre-Saisons », parce qu'il était toujours fleuri. Au printemps, violettes, renoncules, myosotis et pâquerettes poussaient à profusion sous les vieux saules; en été, le chèvrefeuille envahissait tous les buissons; l'automne, c'était la bruyère qui étalait ses fines clochettes roses à côté du genêt d'or; le feuillage brillant du houx, orné de ses jolies baies rouges, y bravait hardiment le froid de l'hiver.

C'est par le sentier des Quatre-Saisons que Sabine arriva à la Saulaie peu après son entretien avec Laurent. Elle s'arrêta un instant, jeta un rapide regard autour d'elle, puis, avisant un tronc d'arbre couvert de mousse et de lichen, s'assit sur ce siège rustique avec un soupir de satisfaction.

— Tu sais, Bérís, dit-elle, caressant le chien, qui l'avait suivie, il vaut mieux être là que de nous endormir au salon, ainsi que l'a fait Mme de Barsannes. Nous avons une retraite de choix : fraîcheur exquise, chants d'oiseaux, parfum des fleurs, isolement sans solitude, puisque le chemin est tout proche; sans compter, mon gros loup, que nous verrons quelques minutes plus tôt oncle Fabien et Herbert. Viendront-ils par la route, ou, pour couper plus court, laissant la victoria, suivront-ils le sentier? Tu l'ignores, moi aussi. Mais, ce que je sais, mon chien, c'est que, vu l'excel-

lence de notre poste d'observation, nous ne pouvons les manquer. Si c'est par le chemin, le galop de Litt et de Diana nous avertira sûrement, et nous franchirons le petit pont en toute hâte; si c'est par le sentier, nous entendrons le bruit de leurs pas et de leurs voix; alors, nous sortirons de notre coin : une vraie surprise! Le colonel les retient longtemps, je t'assure... On a dû faire un déjeuner de rois, car l'ami Cabanou rapportait hier, de Vorey, un énorme panier bourré jusqu'à l'anse. Là, assez caressé, assez causé; dors, mon chien, pendant que je vais travailler ou écrire; non, travailler d'abord... Le nuage ne bouge pas. Rien à craindre. Donc, le journal sera pour plus tard.

De son fin panier d'osier, Sabine sortit un chausson de laine destiné à un pauvre paysan perclus de douleurs, et se mit à tricoter activement, tout en prêtant l'oreille aux mille bruits qui l'entouraient : cri-cri de cigales; chants d'oiseaux sous la futaie; murmure monotone du ruisseau; bêlements de moutons dans les prairies voisines; et, sur la route, va-et-vient des villageois qui, souvent, la faisait sourire, car elle les reconnaissait sans les voir, tous ceux qui passaient ainsi non loin d'elle.

Ces lourds sabots étaient la propriété du gros Jacques; ces pas indécis révélaient que le père Barrain, « un chantre », s'il vous plaît! restait fidèle à sa petite goutte d'eau-de-vie; seul, Colas, le berger, pouvait appeler son chien Labri de cette jolie voix claire; ces éclats de rire indiquaient le passage de Jean et de Suzette, les deux plus joyeux fiancés de Chomelis; et nul, comme Brifond, ne lançait à tous les échos ces « clic-clac » sonores d'un fouet qui n'effleurait jamais la pauvre vieille Cocotte.

Une heure s'écoula ainsi... heure charmante dans son calme profond, dont Sabine devait longtemps garder le souvenir... Souvent, tout en continuant son tricot, elle avait regardé le coin du ciel signalé par Laurent, sans voir aucun changement dans la marche des nuages; souvent, elle avait prêté l'oreille au roulement des voitures, ou tressailli quand des bandes d'oiseaux quittaient les buissons du sentier avec de joyeux battements d'ailes.

A la fin, lasse d'attendre, elle plia délibérément son travail.

— J'ai une grande heure bien à moi, écrivons un peu mon journal...

Soudain, elle tressaillit... Bérís venait de se dresser brusquement sur ses pattes, et allait s'élançer en avant; mais Sabine saisit le collier de l'animal de sa petite main nerveuse, en murmurant :

— Chut! Bérís, chut! si ce sont eux, nous nous montrerons; sinon, inutile de signaler ma présence. Personne ne nous découvrira, nous sommes si bien cachés!

Le chien se recoucha, docile, toujours maintenu, pour plus de sûreté, par la jeune femme, qui, immobile, n'osait même, de peur de se trahir, fermer le cahier qu'elle tenait à la main.

Cette fois, on entendait distinctement, dans le sentier, un frôlement de branches, des pas, un bruit de voix qui augmentait de minute en minute. Sabine, d'abord très attentive, se pencha doucement vers le chien :

— Bérés, le maître ! Ne bouge pas...

Les promeneurs étaient tout près maintenant ; ils arrivaient sans se presser, s'arrêtant parfois, puis reprenant leur marche en causant avec animation. Quelques mètres à peine les séparaient de Sabine, et la jeune femme allait passer sa tête rieuse à travers le feuillage, quand une pâleur de mort se répandit sur ses traits.

— Non, mon oncle, non, ce n'est pas manque de confiance, disait la voix d'Herbert ; vous avez vivement blâmé mon mariage, souvenez-vous-en ; alors, à quoi bon parler encore de choses pénibles !

— De choses pénibles ! J'ai donc deviné juste... Mon pauvre enfant, tu n'es pas heureux.

— Heureux ! (et la voix eut un accent d'amertume indicible.) J'ai le bonheur que je recherchais dans cette union : la tranquillité de ma mère, la fortune, le relèvement de Barsannes ; mais la fierté de l'époux, l'amour qui fait la joie, les épanchements qui charment la vie, j'ignore tout cela, je l'ignorerai toujours... Timide et gauche comme une villageoise, ignorante et rieuse comme une pensionnaire, Sabine n'est pas une femme, c'est une enfant. Je ne l'ai jamais aimée, je ne l'aimerai jamais !

— Herbert, tu es injuste et cruel !

— Injuste ! Je voudrais l'être ; il pourrait y avoir un remède à mon mal. Cruel ! Je ne le suis pas... Sabine est heureuse.

— Le crois-tu vraiment, Herbert ?

— Oui, nous...

Le reste de la phrase se perdit dans l'éloignement... Le sentier était redevenu solitaire ; les oiseaux, un instant effarouchés, voletaient de nouveau parmi les buissons fleuris ; le ruisseau continuait son murmure ; Bérés, libre maintenant, gambadait comme un fou le long de la Saulaie ; et sur la route, un berger, conduisant ses moutons, chantait à pleine voix, accompagné du gai tintement de leurs clochettes.

Mais Sabine n'entendait plus tous ces bruits qui l'avaient charmée quelques minutes auparavant. Plus haut, plus fort que les pinsons et les fauvettes, que le murmure du ruisseau, la gaie chanson du berger, et les clochettes des moutons, une voix retentissait à ses oreilles, voix dont l'accent âpre, mordant, lui était aussi douloureux que les paroles prononcées. Et quelles paroles !...

Le cahier du journal restait ouvert sur les genoux de la jeune femme. Elle prit un crayon, et,

sans hâte, comme en un rêve, elle écrivit les lignes suivantes :

— « J'ai le bonheur que je recherchais dans cette union : la tranquillité de ma mère, la fortune, le relèvement de Barsannes ; mais, la fierté de l'époux, l'amour qui fait la joie, les épanchements qui charment la vie, j'ignore tout cela, je l'ignorerai toujours... Timide et gauche comme une villageoise, ignorante et rieuse comme une pensionnaire, Sabine n'est pas une femme, c'est une enfant. Je ne l'ai jamais aimée, je ne l'aimerai jamais » !

« Voilà ce qu'il vient de dire dans le sentier, comme je m'apprêtais à lui souhaiter la bienvenue.

« Je réponds :

« Ma naissance est obscure, je suis timide et gauche, une enfant ! Mais la villageoise, l'enfant a plus de fierté et de loyauté que le marquis de Barsannes. Plus de fierté ! Elle eût préféré casser des pierres sur le grand chemin, plutôt que de se vendre pour quelques piles d'écus... Plus de loyauté ! Jamais ses lèvres n'eussent dit à quelqu'un : « Je vous aime », sans que cet aveu fût ratifié par son cœur : l'amour ne se profane pas...

« Monsieur le marquis Herbert de Barsannes, j'achève par ces mots que je vous jetterai prochainement à la face :

« Vous êtes un lâche et un menteur ! »

Sabine s'arrêta et cacha son front dans ses mains. Elle éprouvait une douleur intolérable, surtout l'indignation sans bornes d'une nature neuve à son premier contact avec l'humanité mauvaise ; et, de ce mélange, naissait une excitation arrêtant tout épanchement extérieur.

Sabine, dont les yeux se mouillaient de larmes au récit d'une belle action, ou devant l'agonie d'un oiseau, Sabine ne pleurait pas à cette heure d'angoisse suprême...

Elle demeura ainsi, oublieuse de l'heure, insensible aux caresses de Bérés et à ses jappements réitérés qui semblaient avertir d'un danger prochain, jusqu'à ce qu'un coup de tonnerre formidable lui fit brusquement lever la tête.

Le nuage noir signalé par Laurent couvrait maintenant toute l'étendue du ciel ; les oiseaux se taisaient dans le fond de leurs nids ; le vent furieux jouait follement avec les ajoncs, les flexibles rameaux, tordait, brisait, déracinait sans pitié les géants de la forêt.

Sabine, comme la majeure partie des natures impressionnables, craignait beaucoup l'orage ; mais, à cette heure, ni les éclairs bleuâtres, ni les grondements ininterrompus de la foudre, ni le fracas des grands arbres entrechoquant leurs branches échevelées ne pouvaient donner à ses joues une pâleur plus grande, plus d'angoisse à son regard et à son cœur...

Indifférente au danger, quelques instants encore, elle demeura immobile, un sourire amer aux lèvres, une flamme sombre dans les yeux, écou-

tant le combat terrible livré autour d'elle par les éléments déchainés. Sans se l'avouer peut-être, elle espérait que la foudre la choisirait pour victime sous le vieux saule qui lui servait d'abri, et ce serait si bon ! oh ! si bon ! de ne plus souffrir et de ne plus penser ! !

De larges gouttes de pluie, qui commençaient à tomber, la rappelèrent à elle-même. Au château, on pouvait s'alarmer, s'informer et, d'après les indications de Laurent, arriver en toute hâte à la Saulaie. Or, elle se sentait incapable de revoir Herbert, mieux valait tâcher de rentrer inaperçue à Barsannes. Le lendemain...

Sabine n'acheva pas sa pensée... En se levant, elle venait de faire rouler sur la mousse le crayon dont elle s'était servie pour écrire son journal ; mais, le journal, où était-il ?

Cahier léger, offrant au vent une proie facile, il avait dû être emporté au début de l'ouragan. S'il tourbillonnait parmi les buissons et les saules, les épines et la pluie allaient le mettre en lambeaux illisibles ; s'il avait été poussé vers le ruisseau, le courant rapide l'entraînerait sous la roue du moulin de Brifond ; dans les deux cas, vu sa destruction certaine, il était inutile de s'en préoccuper. Et, sans un regret pour ce confident, souvenir d'un passé qui lui faisait horreur, Sabine quitta lentement la Saulaie...

Arrivée au sentier, elle tourna la tête et regarda une fois encore ce coin charmant qu'elle avait aimé, tombeau maintenant de toutes ses illusions, de toutes ses espérances ; puis, résolument, elle prit le chemin du château.

L'orage sévissait dans toute sa violence : les éclairs aveuglants, le fracas du tonnerre se succédaient sans relâche ; une pluie torrentielle, poussée par les rafales du terrible vent d'ouest, détrempait le sentier, qu'un fouillis de feuilles et de branches brisées achevait de rendre impraticable. Sabine avançait sous la tourmente avec une peine extrême. Elle mit plus d'un quart d'heure pour franchir la courte distance qui la séparait de Barsannes, et, sans rencontrer personne, arriva dans sa chambre, haletante, trempée jusqu'aux os.

Quelques minutes plus tard, elle était couchée, et sonnait Reine, qui poussa des exclamations d'effroi en voyant sa maîtresse au lit, « le visage « pareil à celui d'une morte », comme elle le raconta ensuite, à la cuisine, aux domestiques assemblés.

— C'est une violente migraine, voilà tout, expliqua Sabine ; avertissez M<sup>me</sup> de Barsannes que je ne descendrai pas pour dîner, et que je désire rester seule.

— Seule ! s'écria Reine, M<sup>me</sup> la marquise va vouloir monter ! Et M. le marquis, donc ! Quand il est rentré, il y a un instant, il a demandé Madame ; j'ai répondu que je croyais Madame dans son cabinet de toilette...

— Assez, assez ! Je souffre terriblement. Baissez les grands rideaux, et laissez-moi, je vous prie.

Le ton n'admettait pas de réplique. La femme de chambre le comprit et sortit pour remplir son message.

Un instant, certaine qu'avec la tempête M. Gueldry et André ne quitteraient pas Vorey, Sabine eut l'idée de s'enfermer, afin d'éviter la visite de M<sup>me</sup> de Barsannes et de son fils, si, malgré le désir de solitude qu'elle leur faisait exprimer, ils venaient savoir de ses nouvelles.

Puis, songeant qu'on l'obséderait sans doute une partie de la soirée, peut-être même de la nuit, derrière la porte close, elle tourna la tête du côté de la muraille, et attendit dans une nervosité croissante.

Elle ne fit pas un mouvement, lorsque cinq minutes après le départ de Reine, la marquise et Herbert arrivèrent à son chevet ; pas un muscle de son visage ne tressaillit quand M<sup>me</sup> de Barsannes posa la main sur son front brûlant ; mais, lorsque Herbert se pencha pour l'embrasser, se dérobant à cette caresse dans une révolte indicible de tout son être, elle cacha son visage au milieu de l'oreiller de dentelles, en murmurant : « Judas ! »

Herbert vit le mouvement sans entendre le mot. Étonné, il regarda sa mère qui haussa les épaules.

— Une bouderie ! Tu seras demeuré trop longtemps à Latour.

Puis, s'adressant à la jeune femme :

— Vous n'êtes pas sujette aux migraines, Sabine ; c'est ce violent orage qui doit vous fatiguer, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est l'orage, dit-elle brièvement.

Hélas ! n'était-ce pas un orage, l'orage de la déception, le plus terrible de tous, qui venait de la bouleverser ?

La marquise continua :

— Je vais vous envoyer du thé, et nous vous laisserons tranquille, le repos absolu étant le seul remède à ce mal.

— A moins que vous ne préféreriez nous avoir dans le petit salon, ajouta Herbert.

De la même voix brève, Sabine répondit :

— Je préfère être absolument seule.

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)





## LA CONFESSION D'ODETTE

*A la Baronne Marthe de Grotthuss.*



Le colonel de Trémeuse était très perplexe : un des plus brillants officiers de son régiment venait de lui demander la main de sa fille ; cette démarche répondait à toutes ses ambitions paternelles, à tous ses rêves d'avenir ; aussi quelle n'avait pas été sa surprise en rencontrant chez M<sup>lle</sup> Odette, au lieu d'un accueil joyeux, une opposition absolue qui, pour paraître légère et puérile dans la forme, n'en était pas moins te-

nace et indomptable comme le caractère de la jeune fille.

— M. de B... ! s'était-elle écriée, ce n'est pas possible, papa !

Et son père lui ayant demandé la raison de son refus :

— Des raisons ! j'en ai mille... mais la première, c'est que je le trouve moins bien que son cheval !...

— Ses notes sont excellentes, avait repris le colonel ; il est dans la très bonne moyenne des officiers du régiment.

— Justement ! ce n'est pas assez !...

Et, comme son père lui énumérait les titres et les alliances du noble candidat, ses espérances et ses terres, elle avait répliqué, riant toujours :

— Cette fois, c'est trop...

Il n'avait pu obtenir davantage et, avant de le quitter, elle lui avait dit en l'embrassant :

— Que voulez-vous, papa, ce n'est pas ma faute si vous m'avez habituée aux hommes supérieurs.

Elle était allée bien vite s'enfermer dans sa chambre ; là, après avoir beaucoup pleuré, elle s'était assise devant son petit bureau et avait fait courir un instant sa plume.

Resté seul, le colonel avait eu grand'peine à dominer son irritation ; il mordait sa moustache, fronçait les sourcils, arpentait son cabinet de travail et laissait échapper des phrases entrecoupées :

« La petite sottise... c'est trop fort !... un parti inespéré... et elle ne reviendra pas là-dessus... que faire ! que faire !... »

Comme il cherchait une lumière, un secours, le nom de sa mère vint sur ses lèvres :

« Oui, s'écria-t-il, il y a elle ! Et elle, c'est la raison, c'est l'intelligence, c'est le devoir !... Eh bien ! nous irons la trouver, cela passe avant tout... partons... »

Et lui aussi se mit à écrire...

De sorte que ce soir-là le groom porta à la poste deux enveloppes, portant toutes deux l'adresse de :

*La marquise douairière de Trémeuse,  
château de Bonnance,  
par Chaville*

*(Orne)*

Depuis la mort de son mari, la marquise de Trémeuse s'était confinée dans sa terre de Bonnance où elle partageait sa vie brisée entre le travail, la prière et la charité.

C'était une de ces délicieuses vieilles femmes dont le type disparaît de jour en jour ; elle avait été d'une grande beauté que la vieillesse n'avait pu que transformer en l'immatérialisant ; son visage, un peu austère, était encadré de belles boucles blanches, et ses traits, d'une rigidité remarquable et d'une finesse extrême, étaient adoucis par un sourire et un regard dont la sérénité, souvent contagieuse, était toujours bienfaisante.

Certes, le colonel ne pouvait mieux choisir le conseil du moment ; ne se recherchant jamais, le cœur et l'intelligence fixés dans des régions très hautes, elle apportait dans toutes les questions une indépendance et une lumière qui frappaient les plus tenaces et triomphaient de toutes les hostilités. Excepté en ce qui la concernait, car alors elle poussait le renoncement au delà des limites

humaines, elle personnifiait pour tous *la raison*, non pas cette fausse raison sèche et dure qui bâillonne le cœur et retient les mouvements de la vie, mais la vraie raison pure, lumineuse et pénétrante, qui est l'application de la vérité aux petites difficultés de chaque jour et qui établit les lois journalières de l'existence.

Odette avait passé près d'elle presque toute sa petite enfance; pendant que ses parents parcouraient successivement la plupart des garnisons d'Algérie; puis, à la mort de sa mère, on l'avait placée dans un couvent peu éloigné, et c'était à Bonnance qu'elle avait toujours joui du temps charmant des vacances. Aussi il s'était établi, entre la grand'mère et la petite-fille, une délicieuse intimité qui, en rajeunissant la vieille dame, avait prématurément développé l'enfant.

La marquise revenait de la messe, quand on lui remit les lettres de son fils et de sa petite-fille : Odette ne lui envoyait qu'un mot : « Chère grand'mère, j'ai besoin de vous voir absolument; je n'ose pas vous écrire tout, j'en ai trop à vous dire. Je vous en prie, demandez à papa de m'envoyer à Bonnance, je vous aime de plus en plus... » Le colonel, lui, entrait dans plus de détails, il tenait à éclaircir la situation d'avance et étalait, dans sa lettre, tous les avantages de l'union projetée. A cette lecture, le front de la marquise se plissa imperceptiblement, elle télégraphia immédiatement à son fils qu'elle l'attendait... puis elle prit son tricot comme tous les jours... seulement, ce matin-là, il lui arriva de perdre bien des mailles.

Le soir même, le train de 5 heures amenait le père et la fille à la petite gare de Chaville. La douairière les y attendait et, avant qu'un mot fût échangé, elle sentit une violente émotion dans le baiser d'Odette et un profond mécontentement dans l'attitude de son fils... Cependant, la grâce de son accueil détendit la situation, et le dîner fut très gai dans la vieille salle à manger.

Ce premier jour, Odette dut refouler bien loin ses désirs d'expansion, le colonel ayant ouvertement manifesté l'intention d'accaparer sa mère; une fois seul avec elle, en effet, il reprit l'exposition des faits, refaisant la plaidoirie de ses rêves et s'irritant de la résistance d'Odette :

— Vous êtes mon dernier recours, dit-il; il n'y a que vous qui puissiez rappeler cette petite fille à la raison...

— Sois tranquille, mon cher enfant, répondit doucement la marquise, nous ferons pour le mieux...

Le lendemain, Odette eut son tour; elle entra de bon matin dans la chambre de sa grand'mère, cette jolie chambre qui ne changeait jamais et restait le centre de la vie de famille. Elle retrouvait là tous ses souvenirs d'enfance : le grand fauteuil qui lui faisait l'effet d'un trône, le petit guéridon sur lequel elle avait écrit ses premières lettres, le pouf où elle s'était si souvent assise pour entendre

les histoires du vieux temps, la pendule à colonnes dont la sonnerie était grave comme un appel au devoir, et le vieux meuble de Boule qui, derrière son grand panneau aux fines incrustations de cuivre, contenait, dans ses multiples tiroirs à secrets, tant de reliques du passé... Même la bonne Minette, moins remuante et plus renfrognée que jadis, était toujours assise sur son petit coussin.

— Bonjour, grand'mère, voici votre chocolat, dit Odette en ouvrant la porte, j'ai voulu vous l'apporter parce que, autrefois, c'était toujours moi...

— Oui, mon enfant, et cet autrefois n'est pas bien vieux...

— C'est vrai... pourtant il me semble qu'il y a un siècle...

— Peut-être est-ce parce que tu n'es plus la même?...

Odette rougit.

— Comment savez-vous cela, grand'mère?

— Les grand'mères devinent souvent leurs petits-enfants... mais il ne faut pas qu'elles devinent tout... on doit les aider...

— Oui... et pourtant je ne sais pas encore si j'oserai vous dire...

— Tu oseras, mon enfant; tu sais que je t'attends...

Et, posant sa tasse sur le guéridon, elle reprit :

— Approche-toi bien près... j'ai l'oreille un peu dure.

Odette s'assit sur le pouf, tout contre le grand fauteuil...

— Eh bien, enfant?...

— Eh bien, grand'mère...

— Allons, ma petite-fille...

— Oh ! je crois que je ne pourrai jamais...

La marquise lui prit les mains :

— Faut-il que je commence?... Voyons, ton père veut te marier... un parti magnifique !...

Odette recouvra immédiatement la parole :

— Justement, grand'mère, et papa ne sait rien... il ne peut comprendre que maintenant je ne veux plus de n'importe quel parti magnifique...

— Pourquoi?...

— Mais c'est cela qui est difficile à dire parce qu'il faut alors vous faire ma confession... Ah ! grand'mère... grand'mère !

Et se laissant glisser à genoux sur le tabouret de sa grand'mère, elle laissa tomber la tête sur son épaule et pleura.

La marquise la serra bien doucement dans ses bras :

— Dis-moi tout, reprit-elle, je sais que tu ne peux rien faire de mal !

Odette releva la tête et, regardant bien en face sa grand'mère avec ses yeux noirs si purs et si brillants :

— Non, grand'mère, répondit-elle, je crois que je n'ai rien fait de mal... mais j'ai beaucoup de chagrin...

— Tu en auras moins quand tu m'auras tout raconté...

— Peut-être, grand'mère... eh bien ! écoutez-moi...

Et, restant à genoux devant la douairière, les deux mains posées sur ses épaules, les yeux dans les yeux, elle lui dit :

— Voici... je vous assure d'abord, grand'mère, que je n'ai jamais été coquette; je m'amusais dans le monde, je faisais joujou... mais je ne mettais pas plus de sentiment à m'appuyer sur le bras de mon danseur que sur celui d'un fauteuil...

La marquise sourit... Odette continua :

— Seulement, un jour, tout cela a changé...

— Vraiment !...

— Oui, grand'mère... c'était le 5 février, chez le général Blanchard, dont la femme m'aime beaucoup... M<sup>me</sup> Blanchard arrive près de moi et me présente un capitaine du régiment de papa, M. de Kervern; ce capitaine me demande le premier quadrille, et je le lui accorde... Alors, nous causons, je ne sais plus de quoi... mais je me souviendrai toujours de l'impression que me fait sa voix grave et contenue... je m'aperçois qu'il a les yeux très bleus et, quoiqu'il y ait en lui quelque chose d'extrêmement viril, je me figure qu'il doit ressembler à sa mère... Voilà exactement ma première impression, grand'mère...

— Et après ?...

— Après, il m'invite pour le cotillon... cela me fait grand plaisir... Il me dit que ce sera son premier cotillon de l'année. Je lui demande, un peu en l'air, s'il se prépare à l'École de guerre; il me répond que oui, et j'ajoute bien bêtement : « On dit que cela ne sert pas à grand'chose. » Il réplique, en souriant, mais très sérieusement : « Cela sert toujours de faire ce que l'on peut... » Là-dessus, il me ramène à ma place... et, au bout d'un long moment, je m'aperçois que je pense encore à lui... je tâche de savoir avec qui il danse, je me compare à ses danseuses; enfin, j'ai une foule de sentiments mesquins qui m'étonnent beaucoup et que je chasse le plus loin possible... Au cotillon, il revient à moi et me fait valser... Alors, grand'mère... Voilà qui est peut-être mal... mais, pour la première fois de ma vie, je comprends la joie de la valse, et je me sens heureuse, heureuse d'être si près de lui...

Odette s'arrêta et cacha sa figure dans ses mains...

— Va toujours, ma petite, reprit la douairière, et que t'a dit ce beau monsieur ?

— Oh ! pas grand'chose... nous avons parlé un peu de tout et, je ne sais pourquoi, je me trouvais toujours de son avis... A un moment seulement, il m'a dit un mot de ce qui le concernait : c'était à propos de l'École de guerre, dont j'avais voulu lui reparler pour corriger ma première bêtise... Il m'expliqua qu'il travaillerait toute sa vie, parce qu'il ne pouvait oublier que sa mère avait travaillé

pour l'élever... et que les soirées qu'il passait à s'amuser, il revenait involontairement, mais avec un vrai remords, à son impression d'enfant, lorsque, s'éveillant dans la nuit, il voyait la lampe de sa mère qui éclairait son ouvrage...; cela, il me l'a dit très simplement, mais sa voix tremblait un peu, je m'en aperçus très bien... puis, tout à coup, il se tut, comme s'il regrettait de s'être abandonné un instant et d'avoir trop parlé de lui... Et voilà, grand'mère... c'est tout...

— Embrasse-moi, ma petite Odette.

Et, comme elle pleurait, sa grand'mère la tint bien longtemps serrée contre elle et, tout en l'embrassant, elle ferma les yeux... elle revit son passé à elle... et, dans ce passé, le beau garde du corps, si pauvre et si fidèle, à qui elle avait donné toute sa vie au lendemain d'une révolution qui venait de briser sa carrière... Le monde avait appelé folie leur union mille fois bénie!... Elle songea aux joies de leurs premières privations, au courage qui allégeait leurs peines, à l'aide de Dieu, qui peu à peu les avait enrichis, gardant leur amour toujours aussi ardent jusqu'à l'immense sacrifice de la fin...

— Dites-moi, grand'mère, que dois-je faire?.. interrogea Odette, anxieuse.

Et la vieille marquise revint au présent... Ah ! que pouvait-elle désirer de plus beau, de plus doux, de meilleur pour sa petite-fille préférée qu'un bonheur pareil au sien!... Pourquoi vouloir autre chose!... Cependant, il fallait être sûre de ce bonheur-là, et elle questionna :

— Il s'appelle M. de Kervern ?

— Oui, grand'mère.

— J'ai connu une Yvonne de Kervern dans ma jeunesse... elle était même bien jolie...

— Ce doit être sa tante; ils sont tous charmants dans sa famille!...

— Mais, tu ne connais pas sa famille?...

— Non, grand'mère... seulement, j'ai cherché... vous comprenez... et Marie de Pengoat m'a beaucoup parlé de son admirable mère et de ses petites sœurs... j'en sais très long, allez... j'ai regardé dans d'Hozier, et j'ai lu les belles histoires de ses ancêtres, puis, dans l'*Annuaire*, j'ai vu qu'il est sorti troisième de Saint-Cyr, et, enfin, un soir que papa causait service avec le général Blanchard, j'ai entendu son nom et j'ai écouté : papa disait que c'était le meilleur officier de son régiment, et le général répondait : « Non seulement de votre régiment, mais de toute ma division!... » Vous voyez, grand'mère...

La douairière sourit :

— Je vois que tu as su prendre tes informations, petite, mais crois-tu seulement qu'il pense à toi ?

— Je crois que oui...

— Il ne t'a rien dit, j'espère ?

— Non, et il n'osera jamais, parce qu'il est pauvre; il m'évite, au contraire... Mais si on lui faisait comprendre ! Par les Blanchard, ce serait

facile... et si papa voulait! Oh! grand'mère, grand'mère, je serais trop heureuse!

— Il faut pourtant bien réfléchir, Odette; ton père dit que tu es dépensière et prodigue, que tu ne passes pas devant un bibelot sans l'acheter... qu'il te faut toujours ce qu'il y a de plus joli, de plus nouveau...

— Oui, j'étais comme cela, grand'mère, mais, depuis le 5 février, je n'ai plus acheté la moindre vieilleries; j'ai fait moi-même une robe et j'ai mis de côté tout mon argent de poche pour les pauvres...

— Voilà qui est bien, enfant, c'est sérieux... il faut comprendre la vie de cette façon-là..

— Oh! grand'mère, depuis cette fameuse soirée, je sens que l'argent, ce n'est rien; je pense, moi aussi, à la lampe de M<sup>me</sup> de Kervern... et je me dis que ce serait beau d'enrichir ce pauvre capitaine, qui travaille tant... je serais si contente d'être sa récompense... et de me faire bénir de sa mère!...

— Oui, enfant!...

— Seulement, papa voudra-t-il jamais?

— Va... prie le bon Dieu et prends courage...

Et, Odette l'ayant quittée, la marquise fit appeler son fils...

Convaincu que c'était son projet qu'on avait discuté, le colonel fut abasourdi en apprenant qu'il en avait été à peine question... mais sa mère sut si bien relever son point de vue, elle lui montra si clairement où se trouvaient la sagesse et le vrai

bonheur, et le nom de Kervern produisit une si heureuse impression que M. de Trémeuse se rendit vite.

— Crois-moi, mon fils, lui dit la marquise, la raison et le cœur s'entendent mieux qu'on ne croit... on se perd à les brouiller... Je me suis toujours bien trouvée de les mettre à l'unisson...

Et l'on fit comparaître Odette!

Elle arriva, rouge, tremblante, les yeux pleins de larmes... Son père, tout ému, la serra dans ses bras :

— Petite fille, murmura-t-il, petite fille, je n'ai pas le courage de te gronder.

— Pourquoi gronder? répliqua-t-elle, souriant déjà.

— Ne te défends pas; je comprends maintenant tes beaux dédains, et, quant à faire une folie... tu pouvais en faire une plus folle... Mais qui m'eût dit qu'une enfant comme toi élirait dans ses rêves le plus austère de mes officiers?... Ce Kervern!... Quelle chance il a!...

Et, le soir même, en rentrant à Paris, le colonel de Trémeuse se rendit chez le général Blanchard... Il n'y eut à combattre que les scrupules de délicatesse du capitaine, mais il se laissa vaincre enfin, et le jour où, sous les yeux de sa mère, il baisa la main d'Odette, sa fiancée, on put croire que le bonheur avait élu domicile en un coin de ce pauvre monde.

G. DE LA FERTÉ.

FIN



## TABLEAU DE LA VISITATION

*De là-bas, des palmiers lumineux, du ciel pur,  
Vers ce coin de maison baigné de clair obscur  
Marie arrive, et, dans une charmante pose,  
Avec son manteau bleu, sa svelte robe rose,  
Son voile enveloppant, moins chaste que son front,  
Elle monte, sans bruit, les marches du perron.  
Élisabeth est là, sur le seuil de sa porte,*

*Coiffée en blanc discret, vêtue en couleur morte;  
Ses bras s'ouvrent à ceux qui berceront Jésus.  
Sauf le bleu des lointains par le cintre aperçus,  
Tout se recueille ici dans une ombre expectante :  
Un seul point de clarté perce la nuit flottante,  
Et fait un jour suave aux rayons attendris  
Où le tableau se teint d'idéal coloris :  
C'est votre virginal visage où tout se dore,  
Marie, incomparable, étincelante aurore !*

MARIE SUTTIN



## Causerie de Quinzaine



ANDIS que les bains de mer de Normandie et de Bretagne voient fuir, chaque année, dès le milieu de septembre, la plupart de leurs hôtes de passage, il est une plage où la saison de choix dure jusqu'à la fin d'octobre : celles d'entre vous qui connaissent Biarritz, chères lectrices, l'ont avant moi nommée. Les pluies et une froidure un peu hâtive n'ont pas empêché, cette année, le succès habituel de cette charmante petite ville; souvent il fallait, sous l'ondée, rentrer précipitamment les étalages, mais, dès que revenait le rayon de soleil, de nouveau les foulards bariolés se balançaient au vent, les grelots des tambourins luisaient aux devantures, les grands éventails espagnols s'étaient montrant aux prises manolas coquettes et toréadors vainqueurs. A la moindre éclaircie du ciel, au coin des rues, sur la plage, des Espagnols plus ou moins authentiques exhibaient leurs couvertures à mille raies, pendant que retentissaient de tous côtés les sonnaillles des grands landaus conduits par des postillons fringants.

Quelques hôtes princiers ont, comme toujours, honoré Biarritz de leur présence; on y a vu le roi et la reine de Serbie, le grand-duc de Leuchtenberg, la princesse Frédérique de Hanovre. Françaises et Espagnoles ont rivalisé d'élégance; la fraîcheur des toilettes s'impose sous cette lumière crue du Midi jouant de si perfides tours aux étoffes un peu fanées, hélas! aux femmes aussi; telle qui triomphe encore dans le demi-jour des salons parisiens ne retrouve plus ses succès d'antan en cette épreuve du plein air.

Lorsqu'on vient de quitter les calmes provinciaux d'une ville du Nord ou du centre, ce qui frappe tout d'abord en arrivant dans ce petit coin de terre privilégié, c'est la vie débordante de ses habitants.

Il faut voir ce peuple, le jour des courses de taureaux à Bayonne, surtout depuis que, moyennant un procès-verbal bénin et une promesse, toujours violée, de ne pas recommencer, un nombre respectable de chevaux sont éventrés avant que le taureau soit lui-même exécuté.

Comprenez-vous, amies lectrices, le plaisir qu'on peut trouver à être témoin de ces horreurs? Tenez, ne me répondez pas; je vous ai passé la bicyclette, la chasse, je ne pourrais vous passer cela.

Dès le matin de ce grand jour, tous les modes de locomotion amènent de fort loin un public très exubérant. « Le Midi bouge » avec son entrain endiablé et sa gaieté communicative; on s'interpelle, on plaisante, on rit beaucoup, d'un beau rire franc qui montre de jolies dents blanches.

Sur la route des Arènes, les Dacquoises au profil romain coudoient les gentilles Bayonnaises au minois éveillé; toutes semblent en cheveux, tant est minuscule le fichu de soie de couleur enserrant coquettement leur chignon; des Basques, des Béarnais, des Landais les escortent, plus graves d'allure et bien moins babillards que leurs compagnes. Il paraît, du reste, que l'unisson s'établit au moment de la course; nul, dit-on, ne saurait peindre l'effervescence qui s'empare alors de cette foule de tout âge et de tous rangs, chapeaux, bérêts sont jetés dans l'arène, pêle-mêle, avec des bijoux, des fleurs, des bonbons et des cigares à l'adresse du torero vainqueur; cette année, les triomphateurs étaient le fameux Mazantini et une autre grande *espada* dont le nom m'échappe. A chaque course, une tempête de cris s'élève en rafales, bravos ou lazzis, selon le courage déployé par l'homme et par la bête; car le taureau a aussi ses instants de succès lorsqu'il fait vaillamment face au toréador, et il est hué et assailli de projectiles s'il cherche à fuir son sort en revenant vers le toril.

Les courses courues, lentement la foule s'écoule, et chacun regagne son pays par des voies diverses et des moyens différents; on se sépare, se disant : « *adicias!* » joli mot qui rappelle celui d'adieu, mais doit se traduire par « au revoir », lorsqu'il est murmuré avec un joli sourire et un

regard très doux sous la longue frange des cils noirs.

La fête du Rosaire rappelle à quelques-uns, au commencement d'octobre, que Lourdes est proche de Biarritz, la route est charmante, très riante dans les Basses-Pyrénées, plus abrupte et sauvage dans les Hautes.

— Avez-vous vu des miracles ? me demandez-vous.

— Oui, j'en ai vu.

— Lesquels ? Vite, contez-nous cela.

— Ecoutez bien : en ma présence aucun aveugle n'a vu, aucun sourd entendu, aucun paralytique n'a marché, et pourtant j'ai vu des miracles, puisque j'ai entendu des gens qui n'étaient pas guéris dire, avec un irrécusable accent de sincérité : « Je pars content, la Sainte Vierge est bien bonne, elle ne m'a pas exaucé cette fois pour que je revienne encore à Lourdes où l'on est si heureux ! » Ce bonheur dans la souffrance n'est-il pas miraculeux ? Il y a eu, d'ailleurs, des miracles constatés, surtout pendant le Pèlerinage National dont trois cents miraculés, M. Lasserre en tête, formaient l'avant-garde.

★ ★

Je me suis attardée à ces souvenirs et la place va me manquer pour répondre à une aimable correspondante. Après m'avoir remerciée de ma sollicitude pour l'emploi *utile* des soirées d'automne, cette gentille fillette me rappelle qu'il y a sept jours dans la semaine, et me prie d'envoyer à nos lectrices quelques idées de jeux nouveaux et amusants pour ce septième jour un peu négligé par nous.

Compris, petite malicieuse, vous trouvez Edmée un peu bien austère, elle va essayer de vous contenter : des fusées de rire partent d'une pièce voisine, allons surprendre la jeunesse et lui demander de nous aider à vous satisfaire, cette bande joyeuse est bien faite pour nous renseigner, n'est-ce pas ?

— A quoi jouez-vous, chers amis ?

— A la syllabe cachée.

— Ce n'est pas bien neuf, me semble-t-il, mais dites toujours ce que c'est.

— Voilà, madame, fait le boute-en-train de la bande ; on prend une syllabe quelconque, par exemple *pa* ; en réponse à la question qu'on vous pose, vous terminez votre phrase par un mot qui, joint à la syllabe cachée, en forme un autre : ainsi pour *pa*, vous avez riz, nique, science, tôt, rosse, radis ; vous voyez que l'orthographe n'est pas nécessaire.

— Ce qui est bien heureux pour toi, ajoute un frère mauvais plaisant.

Sans se troubler, la fillette continue :

— Il y a aussi le colin-maillard à la baguette.

— C'est très amusant parce qu'on crie, déclare

un collégien qui se glisse toujours parmi les grands ; on se met en rond, celui qui *l'est* se tient au milieu, les yeux bandés, une canne à la main, il la pose, en faisant le cri d'un animal, sur l'un des joueurs, lequel doit imiter le cri ; s'il est reconnu, il remplace le patient.

— Nous jouons aussi aux métamorphoses, explique une autre ; une personne dit qu'elle voudrait être : bâton, ou épingle, ou couteau ; quel qu'un, qui a de la mémoire, est chargé de demander à chacun ce qu'il ferait et penserait de ce bâton, de cette épingle ou de ce couteau ; à la fin, il faut deviner qui a dit telle ou telle chose.

— Et les deux camps, madame, c'est si drôle, dit une petite blonde toute rose ; on se divise par nombre égal, chaque camp prend un avocat qui, seul, a la parole ; d'un côté, on choisit une phrase ; de l'autre, on doit la deviner en posant dix questions : chaque camp a le droit de conseiller son avocat ; parfois, on le blâme sévèrement quand il a compromis la situation ; on lui dit des choses désagréables, c'est tout à fait comme à la Chambre.

— Il est défendu de parler politique, il faut respecter toutes les opinions, reprend le lycéen qui croit en avoir une.

Elle, imperturbable :

— Tous ces jeux-là conviennent à tout le monde, même aux grincheux ; en voulez-vous d'autres ?

— Certainement, tant pis pour les grincheux.

— Eh bien ! en voici un qui fait souvent du micmac : chacun prend un papier, écrit une épithète masculine, puis replie le papier et le passe à son voisin, lequel écrit un nom d'homme ; le papier replié est de nouveau passé au voisin suivant, qui met une épithète féminine ; papier replié, passage au voisin qui inscrit un nom de femme ; ainsi de suite pour l'endroit où ils se sont rencontrés, ce que le monsieur a dit, ce que la dame a répondu et enfin ce que le monde en a pensé ; il faut toujours écrire sans lire ce qui précède...

— Il y en a joliment qui lisent, dit le collégien ; l'autre soir, quand M. de C. a mis le nom de sa belle-mère après *pie-grièche*, il savait très bien ce qu'il faisait.

— Moi, j'aime mieux faire de la politique que de la médisance, affirme la petite blonde, et pour conclure, encore un jeu, madame : on s'assied en rond, on dit très vite une phrase à son voisin qui la répète de même, ainsi de suite tout le tour ; quand la phrase revient au premier, il ne reconnaît pas du tout ce qu'il a dit d'abord.

— Tiens, tiens, mais nous jouons tous plus ou moins, tous les jours, à ce jeu-là — qui n'est pas innocent ; — je vous communiquerais bien, à ce sujet, quelques réflexions philosophiques, mais la place me manque et puis j'ai peur de ma malicieuse correspondante.

EDMÉE.



## DEVINETTES

### Mots en clef

*L'anneau et la tige* : Deux prénoms féminins.  
*Le carré* : Sert pour voter. — Imagination. — Avant la nuit. — Paradis terrestre.  
 (Marguerite Grosjean.)

### Jeu des homonymes

*Je l'aime* : Harmonieuse ou large et plantée d'arbres.  
*J'en fais* : La richesse d'un chanteur ou le moyen de communication entre deux villes.  
*Je la place* : Dans la gorge du rossignol ou dans un pays fréquenté.  
 (X. Y. Z.)

### Mots en if

*Verticalement* : Possession française dans l'Inde.  
*Horizontalement* : Dans le cou. — Breuvage parfumé. — Couleur. — Fabricant de sel. — Qui a du discernement. — Dans une boîte. — Ou courage. — Prénom masculin. — Servitude. — Oiseau. — Exclamation. — Période de temps.  
 (Nénuphar de l'Armançon.)

### Paroles célèbres

Par qui furent prononcées ces paroles :  
 « Courage, mes enfants, le roi vous voit » ?  
 (Amie des fleurs, à Biarritz.)

### Vers à terminer

Tombez, larmes . . . . . Tombez comme une aride . . . .  
 Sur une terre sans . . . . . Qui rejaillit sur le . . . .  
 Non plus entre des mains . . . . . Que nul rayon du ciel n' . . . .  
 Ni sur le sein de l' . . . . . Que nul souffle ne vient . . . .

De quel poète sont ces vers ?

(M. Bérard.)

## EXPLICATION DES DEVINETTES DE SEPTEMBRE

### Mots en éventail :

CHARLOTTECORDAY  
 OEDOAIRHDAZUASAY  
 NRAGMLAEIBOIGPN  
 GSGUILMLLNURM  
 E

### Mots en carré syllabique :

NOR VE GE  
 VE RO NE  
 GE NE VE

Charade : Mes si dor.

### Mots en cœur :

DO BE  
 PERVERS  
 ENNEMIE  
 TENON  
 RIL  
 N

### Mots en losange :

M  
 PAL  
 SENAT  
 PETUNIA  
 MANUSCRIT  
 LANCIER  
 TIRER  
 AIR  
 T

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup>, 41, rue de la Victoire.